

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Lisbonne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 28-33

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Saluti da...

par Giuseppe Biscossa

Lisbonne

Lisbonne, le ...

Chère Maria,

Tu ne peux t'imaginer avec quelle joie j'ai reçu ta lettre. Depuis que nous avons quitté le Gymnase, je n'avais plus reçu de tes nouvelles. C'est honteux ! Eh oui ! nous étions vraiment de bons amis ! Mais ce qui importe, c'est que toi, en partance pour l'Amérique latine, tu te sois souvenue que tu avais à Lisbonne un vieil ami, compagnon d'école (en somme pas tellement vieux : je commence cette année l'Université...), et que tu aies décidé de faire escale sur les bords du Tage. Bravo ! Et tu m'annonces que tu laisseras partir sans toi pour les Açores, les Bermudes et Panama, l'avion avec lequel tu arriveras de Suisse, et que tu en prendras un autre, deux jours plus tard, afin de t'arrêter une journée entière à Lisbonne. Bravissimo ! Et tu me demandes de te préparer un programme condensé et intelligent pour faire connaissance avec la capitale portugaise. Tu ne pouvais me confier une tâche plus agréable.

Tu te lamentes, dans ta lettre, de ce que, chez vous, on sache peu de chose du Portugal et que les journaux n'en parlent que très rarement. Ma chère, on sait peu

de chose de ce très beau pays dans toute l'Europe et dans le monde tout entier !

A ce sujet, je dois t'expliquer quelque chose :

Les dictatures, même celles qui ne sont pas terribles, comme précisément celle-ci, ont d'habitude sur leurs sièges des épingles et les « punaises » à dessin. Dès qu'elles désirent s'asseoir, elles rebondissent en l'air : les dictatures ne peuvent s'asseoir, elles doivent continuellement s'agiter, se mouvoir, toujours être debout, dans tous les domaines !

Eh bien ! le régime portugais, dans le domaine touristique, a enlevé les épingles de la chaise, s'est assis, et a dit : « Nous avons plus de touristes que de lits disponibles : ce n'est donc pas le moment de faire de la propagande pour attirer des voyageurs dans notre pays ». En gros, il est comme le propriétaire d'une mine riche en filons aurifères, qui renoncerait à l'exploiter sous prétexte qu'il n'aurait pas assez de pioches et de pelles...

Conclusion : il n'importe guère aux Portugais que, dans le monde, journalistes, globe-trotters, photo-reporters et écrivains parlent du Portugal et invitent les gens à venir le visiter, même s'il a créé pour les touristes le magnifique réseau des « pousadas » d'Etat et des « estalagem » privés, qui sont, comme tu le verras, les hôtels les plus méconnus et les plus sympathiques du monde.

Cependant ne crois pas que le Portugal ne soit pas hospitalier pour les touristes qui, malgré l'inertie des organes compétents, arrivent par terre, par mer et par air. Bien au contraire, son hospitalité est une hospitalité — comment dire ? — « passionnée », sans calcul. Si des gens arrivent chez toi, tu les accueilles cordialement, tu leur fais fête et tu leur parles amicalement, non pas dans le but de les envoyer partout vanter ta table, tes tableaux suspendus aux parois, tes fauteuils, mais parce que cela te fait plaisir. C'est la même chose pour le Portugal.

Celui-ci, chose extraordinaire pour un régime dictatorial, afin d'éviter aux étrangers de désagréables surprises, en arrive à leur faire distribuer par ses Consuls

des tracts où l'on explique que l'un des mots les plus utiles au Portugal est celui qui traduirait notre exclamation : « Prenons-en notre parti ! ».

Tu te sentiras à l'aise, sois en certaine, parmi la population portugaise. Et maintenant, voyons un peu ensemble ce que nous ferons durant ces vingt-quatre heures que tu passeras à Lisbonne.

Tu arrives samedi dans la nuit : par conséquent, nous nous verrons dimanche matin. Je te téléphonerai de bonne heure à l'hôtel : excuse-moi, mais après tant d'années sans se voir, je désire perdre le moins de temps possible durant ces vingt-quatre heures. Je viendrai te chercher. Nous ferons le tour de la ville en taxi : je te traduirai les commentaires du chauffeur, ce qui sera pour toi une intéressante introduction à l'authentique vie portugaise. Ici, les chauffeurs de taxi sont tous un peu cicérone et philosophes.

Ce sera dimanche et nous irons à la messe. Je te conduirai dans une certaine église à l'Estoril : une demi-heure de voiture, le long d'une plage immense, où l'azur du ciel et le sable très blond jouent enlacés, font des caprices, rient, chantent, en mille tourbillons, en volutes d'écume, comme un chœur immense que le vent, parfois, fait éclater en cris !

Une fois la messe terminée, nous sortirons sur le parvis. Un parvis ibérique, très blanc, où les femmes, vêtues de noir, paraîtront plus nobles, plus austères encore dans leur merveilleuse beauté. Tu verras en ces femmes, la plus antique et la plus pure race lusitanienne. Tu découvriras les yeux qui illuminaient les souvenirs des grands navigateurs portugais, sur les routes aventureuses des terres inconnues.

Même si tu es femme, il te sera difficile de te détacher de ce parvis d'une éblouissante blancheur.

Puis nous retournerons à Lisbonne, et nous irons voir la relève de la garde, devant la résidence du Président de la République. Cette pittoresque cérémonie terminée, nous visiterons le « museu dos Coches » (le musée des voitures). Ne fais pas la moue ! « Un musée ! quelle barbe !... » Mais ce musée-là est spécial. C'est

un musée que deux jeunes comme nous peuvent aller voir sans s'ennuyer, mais au contraire en se divertissant de cette excursion dans le passé, assis dans les plus étranges et les plus somptueux véhicules que la technique des communications terrestres ait jamais produits.

Et au milieu de leurs allégories euphoriques — le Commerce et l'Industrie, la Victoire et la Paix, la Fécondité et l'Amour — tu te sentiras un peu Reine, un peu Impératrice, un peu « Dame de l'aristocratie romaine » dans de fastueux cortèges papaux ; tu seras aux côtés de Philippe II du Portugal, sur son carrosse solide comme un tank ; et dans la procession de « Nossa Senhora do Cabo » sur une voiture d'écume de mer, de nuages du ciel. Et moi... moi, je serai heureux d'être ton cocher !

Tiens ! je m'aperçois que je suis en train de me laisser prendre par le souvenir de tes yeux sombres. Marche arrière ! passons à la prose. Après la visite du « museu dos Coches », nous irons dîner. Nous ne devrons pas pour autant nous hâter au musée : car ici, on mange très tard.

Je te ferai goûter un plat magique du Portugal : la soupe de poissons. Non, non ! ne me parle pas de Marseille, de Gênes ! ces soupes de poissons sont le produit de l'art culinaire : mais la soupe de poissons portugaise est le résultat d'une sorcellerie. Tu portes la cuillère à tes lèvres, et tu fais un saut : elle est pleine de plomb en fusion ! mais pour ne pas faire grise mine aux traditions gastronomiques locales, tu avales, et tu sens en toi comme une coulée de lave ! Tu penses devoir assécher le Tage pour éteindre le feu qui te dévore. Au contraire, non : la seconde cuillerée, même en étant toujours un liquide enflammé, rend l'incendie moins grave ; à la troisième, tu te sens déjà bien et à la quatrième, tu demandes au garçon la recette. Lui te la donnera, t'indiquant tous les ingrédients avec un sourire quelque peu ironique : tu peux en être sûre, même si tu mets tout ce qu'il t'a indiqué, tu ne réussiras jamais à faire une soupe aux poissons comme les Portugais. Peut-être que pour la brasser, ils appellent les sorcières

nocturnes..., et des fées invisibles pour te la faire goûter comme tu le fais ensuite.

Et ce sera dimanche après-midi ! Nous irons à la corrida portugaise, qui est la plus haute manifestation d'amour que l'homme puisse témoigner aux animaux : au point de descendre désarmés dans l'arène pour combattre leur férocité. La loi qui régit la corrida portugaise est en effet différente de celle qui régit la tauromachie espagnole : le taureau peut tuer ; l'homme ne le peut pas, sous peine d'être disqualifié par la Fédération sportive intéressée. Le jeu de l'arène, donc, devient surtout une manifestation d'agilité, de souplesse, de ruse et d'intelligence opposées à la force brute ; c'est aussi une éclatante victoire de l'ironie contre la fureur aveugle.

Il y a dans les corridas lusitaniennes un personnage très étrange, inconnu dans celles des autres pays : le « forcado ». C'est un bonhomme qui se met à la tête d'une file de jeunes athlètes, au milieu de l'arène, et qui excite le taureau en le regardant dans les yeux avec l'air de « se fichier de lui » !

Quand la grosse bête ne supporte plus de se voir menée par le bout du nez par ce petit homme, totalement immobile, elle se jette sur lui, décidée à le liquider. Le « forcado » alors avance le ventre en le gonflant d'une façon démesurée...

Je sais déjà que tu hurleras en toi-même : « Mais c'est un suicide ! ». N'aie crainte ! Quand le taureau croira le transpercer de ses cornes, notre homme rentrera le ventre. Ces quelques centimètres que la bête devra faire avant de le toucher laisseront un court répit (une seconde ou deux) à la disposition du « forcado ». Celui-ci en profitera : il bondira et s'accrochera aux cornes du taureau. Surpris, le quadrupède haletant sera renversé par sa propre vitesse, il piquera du nez, la tête courbée à cause du poids du « forcado », et accomplira une culbute dans l'arène.

Alors tous les petits hommes, en file indienne derrière le héros, se jetteront sur le taureau et le cloueront au sol avec leurs bras et leurs genoux. L'homme désarmé aura vaincu.

Je pense que tout cela, — même si tu n'en es pas enthousiasmée, au contraire de ce qui arrive à beaucoup de femmes à la corrida, — te causera de l'émotion. Il ne faut pas s'en gêner comme d'une faiblesse : j'ai vu un monsieur suisse-allemand qui mangeait peu à peu ses manchettes amidonnées pendant les moments les plus émouvants de la lutte dans l'arène !

Nous irons finir tranquillement la journée dans le quartier du « Barrio Alto », nous souperons dans une auberge, dans une de ces fameuses « adega », où on chante le « fado ».

Le « fado » est d'abord une cérémonie, un rite, avant d'être un genre de chanson : avec certains mouvements esquissés de danse sacrée, avec certaines paroles d'origine liturgique dites sur un mode récitatif, à voix basse, au milieu du public, par le « fadista ». Et tous, même s'ils connaissent déjà par cœur ce qui sera chanté, même s'ils ont eux-mêmes crié le titre de la chanson qu'ils veulent écouter, sont là, suspendus, comme s'ils attendaient qu'il arrive quelque chose, un prodige, peut-être...

Mon programme te plaît-il, ma chère Maria ? J'espère que oui. Je t'attends. Je viendrai te chercher à l'aéroport et je t'y raccompagnerai, lorsque tu repartiras vers l'Atlantique, sur un air de musique lusitanienne.

A bientôt donc...

FEDERICO

(Trad. : Jacques Gross, Humanités)